

« Vient l'âge où l'on s'estime assez vieux pour songer à ce qu'on veut faire plus tard. Mettons onze ou douze ans. Je me sentais hésitant : dominicain, peintre, ou historien? Trois ans après, débuts en écriture : des poèmes, des essais, des nouvelles. Vers vingt ans, un roman. La femme à qui je me confie alors, la seule, le lit. Elle déclare que je ne suis pas écrivain. J'abandonne à l'instant. Mon roman aurait peut-être été un « nouveau roman », qui sait? Michel Butor et Roger Laporte sont alors mes condisciples à la Sorbonne.

« J'ai encore l'âge d'être un fils quand me voici époux et père. Contraint donc de gagner la vie d'une famille sans tergiverser. Un peu tard, vous voyez, pour me faire moine. Côté art, une fâcheuse absence de talent tranche à ma place. Et l'histoire décourage ma misérable mémoire.



Me voilà donc professeur de philosophie. Cela se passe au lycée de garçons de Constantine, qui est alors le chef-lieu d'un département français en Algérie (où je ne suis pas né, je le précise). Où en étais-je? C'était un début, une fin?

La question n'est pas d'hier en narratologie. Elle est sérieuse. Dans la Querelle des Anciens et des Modernes, il y a cet épisode que l'on appelle la « querelle de Pindare ». Le champion des Anciens est Boileau. Or il se trouve défendre le beau désordre permis par la poétique pindarique : « Règle du sans règle », disait-on. Charles Perrault, qui plaide pour les Modernes, proteste contre ce fatras. A ce compte, écrit-il, « il n'y aurait dans l'œuvre ni début ni milieu ni fin, cependant que l'auteur pourrait juger son ouvrage d'autant plus sublime qu'il serait moins raisonnable <sup>1</sup> ». Au nom de la modernité, Perrault veut des débuts, des fins et des milieux en bonne et due forme.

Pourtant, la petite histoire que je commençais à vous raconter le montre assez, un récit débute toujours au milieu, et il n'a de « fin » que parce qu'on décide d'interrompre la succession des événements, laquelle est en soi indéfinie. Cette idée d'une fin qui vient arbitrairement trancher dans la chair de l'action n'est certes pas une constante dans la conception du récit. Il est essentiel à la tragédie par exemple (si l'on en fait, pour un instant, un

1. Charles Perrault, *Discours sur la poésie en général, et l'ode en particulier* (1719), cité par Théodore Litman, *Le sublime en France* (1660-1714), Nizet, Paris, 1971.

récit), ou à l'épopée, de marquer fortement son origine et son terme, par un oracle, notamment, et par l'accomplissement de l'oracle. Mais à mesure que l'épique tombe dans l'oubli et le tragique en désuétude, la périodicité des rythmes narratifs se perd. Le temps cesse de s'organiser à la manière d'une respiration, souffle reçu, souffle rendu, entre lesquels la vie s'insérerait comme entre deux silences ou deux néants.

Avec le crépuscule du tragique, la rime que la fin y faisait au début s'exténue. Dans les *Anmerkungen zum Oedipus*, Hölderlin trahit le secret de cette volte, – où il est raisonnable de voir un trait récurrent de la modernité : « En un tel moment [le déclin de la tragédie, le moment d'Œdipe], l'homme oublie : il s'oublie soi-même et oublie le Dieu, et fait volte-face, sans manquer certes à la piété, comme un traître. – A la limite extrême du déchirement [...], il oublie, l'homme, soi-même, parce qu'il est tout entier à l'intérieur du moment; le Dieu parce qu'il n'est rien que Temps; et de part et d'autre on est infidèle, le Temps parce qu'en un tel moment il vire catégoriquement, et qu'en lui début et fin ne se laissent plus du tout accorder comme des rimes [...] <sup>1</sup>. »

C'est une illusion de croire que l'on peut programmer sa vie. Elle vient de l'ancienne foi dans la destinée ou dans la destination. On reste convaincu que quelque chose

1. Hölderlin, *Remarques sur Œdipe/Remarques sur Antigone* (1804), traduction française et notes Fédier, Union Générale d'Éditions (coll. « 10/18 »), Paris, 1965.



ou quelqu'un, appelons-le l'auteur – et il se pourrait que nous-mêmes fussions cet auteur secret –, a autorité par nous appeler à jouer un rôle écrit par lui à notre intention. Même les doutes que j'éprouvais dans mes débuts peuvent très bien s'inscrire alors dans le cours d'un tel destin, au titre d'« années de formation ». Le souci que j'avais de diriger ma vie n'était-il pas, somme toute, le signe que j'étais en train de consacrer mes *Lehrjahre* à la recherche d'une vocation qui pût passer pour vraiment mienne? Cette quête n'était-elle pas déjà un moment dans la vocation dont j'étais justement en quête? – Bonne manière, après tout, de régler son compte au temps. Bonne et passablement malhonnête. Car elle oublie le grand oubli que Hölderlin décelait : le Dieu et l'homme divisés dans leur conjonction, chacun coupé de l'autre et lui tournant le dos. Soit un temps désormais sans rime avec le temps, une maladie du temps, à présent incurable.

Vous entendez sûrement ce qu'il y a encore de moine dans ces observations. C'est qu'il n'est pas de moine qui ne se demande si Dieu lui tourne, nous tourne, son devant ou son derrière. Surtout si c'est un moine de même ordre que, chez Dostoïevski, le Grand Inquisiteur. J'avais lu à peu près tout Dostoïevski quand je commençai à professer la philosophie. Et aussi Bernanos, dont me captivait l'exposition d'une foi torturée par le scepticisme. Cette rigueur de l'ordre religieux, notez qu'on la retrouve jusque dans le statut d'un fonctionnaire de la République française, serait-il commis à enseigner la philosophie à ses jeunes concitoyens. Prenez le *Dialogue des Carmélites*. D'un côté,

la Mère Supérieure, en spirituelle pure, cherche à s'en remettre entièrement à la divine volonté. Bernanos lui oppose, jusqu'à l'égaliser, l'exactitude sévère avec laquelle le représentant de la République fait respecter la loi civique. Je concède que les deux lois, comme vous savez, sont hétérogènes l'une à l'autre autant que la *Cité de Dieu* d'Augustin l'est à l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet ou au *Tableau des progrès de l'esprit humain* de Condorcet. Reste qu'ici et là la fonction se rapporte entièrement à la loi : elle suspecte et critique la loi, elle désespère de la loi, elle exige militance, courage, sacrifice de soi, au nom de la loi.

Il me revient ceci. Un représentant de l'Union des écrivains soviétiques demande à Claude Simon : qu'est-ce qu'écrire pour vous? Simon répond : essayer de commencer une phrase, de la continuer et de la finir. Cela est d'un moine. Le travail d'écriture entre dans le langage par son plein milieu pour y instruire l'idiome qu'il lui faut. A travers la prétendue destination de l'écriture, écrire est seulement quérir, intransitif. Il n'y aurait aucun besoin, aucune demande d'écrire la moindre phrase, et aucun Dieu pour adresser à l'écrivain la moindre prescription d'écrire une phrase, – resterait la nécessité de commencer, de continuer et de terminer des phrases. J'ajoute : que ce soit par l'écriture au sens courant, ou autrement. Aimer une femme, par exemple, vouloir qu'elle vous donne l'enfant qu'elle veut vous donner, refaire votre vie, pour que soit possible une vie partagée entre elle et l'enfant, c'est aussi une façon de « phraser ». Vous demandez en